DU MÊME AUTEUR

Cosmétiques	inédit	1984	
Happy ends	éditions Idéal	1997	Genève
Nec Plus Ultra	éditions dasein	2006	Paris
Bimboplastie	éditions jrp|ringier	2007	Zürich

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 2 13/07/10 14:50

PATRICK WEIDMANN

POUPÉES MORTES AMUSÉES

ROMAN

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 3 13/07/10 14:50

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 4 13/07/10 14:50

K

Nul n'est tenu au score de l'incipit. Le dernier mot reviendra au dernier écrivain, le dernier générique au dernier cinéaste, le blasphème final probablement à Dieu en personne. Jouir à l'ombre de l'uchronie, écrire en prime time, mourir bronzé, une partie du corps basculé dans un sac-poubelle, l'autre en studio, vidé de ses organes.

L'Histoire appartient aux massacres, à leur gratuité, solde de tous comptes invérifiables. La signature du contrat précise bien que le montant de la transaction est zéro, mais la garantie est rétroactive, elle assure aussi les carnages futurs. D'ores et déjà un triomphe est réservé aux incultes de la personnalité. Les clauses les plus surprenantes sont illisibles, inscrites en tout petit au verso.

L'audience indique que nous sommes des jouets souriants, made in pleine forme, amoureux du détail quoiqu'hostiles à la nuance anxiogène. En réalité, les cancers et les ruptures d'anévrisme ont déjà emporté les plus poignantes d'entre les malchanceuses, les crises cardiaques précoces les plus talentueux parmi les fascinus.
Elle est déjà longue la liste des personnes qui nous rappellent que nous ne sommes personne.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 5 13/07/10 14:50

Presque plus rien sur le petit écran, des restes de chevelures blond vénitien, décolorées à l'urine. C'est bien la tête enduite d'excréments que les courtisanes du XVIII^e siècle prenaient le soleil au zénith. L'allusion aux demi-mondaines se précise. Des infestées absentes des listes ont été surprises dans les toilettes en flagrant délit de bronzage à l'ammoniac, les rires tout frais déballés de la pochette-surprise.

Maintenant tout est illuminé entre leurs jambes. À croire qu'elles ont renvoyé l'amplitude de leur sexe tue-mouche sur le papier glacé. Il faut ajouter leurs pratiques érotiques à la verticale, excluant tout appui ou seconde chance.

Les visages cadrés s'amusent, des têtes se vident dans un halo tiède, le rendez-vous de surface est sur l'écran. Les émotions distillent un parfum de poison, incessamment la parole est mise aux enchères.
En vitrine : les mots comme des pièces exceptionnelles, des actes plutôt que l'estimation des saphirs, quelques insultes qui tardent à faire sensation.
Une voix se détache, tout juste sortie d'un lit de gemmes. Enfin on respire l'oxygène adjugé.

La lente ascension des poupées nécessite une digression. L'excellence de la langue, l'intensité des caresses dans le sens des phtalates sont une condition à la poursuite du récital. Leur lupanar labial est pavé d'excipients, fleurs à base de pétrole, talons ignifuges, dragées hautes, claustrophobies affiliées, défibrillateur, discothèques entièrement polymérisées.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 6 13/07/10 14:50

Le décor est bien planté, sans espace entre les dents. Pour aller vite, un alignement d'onomatopées dans l'interphone. S'il vous plaît taper les chiffres, lire la notice d'emballage et accessoirement carte de crédit.

Les poupées s'adressent à la minuterie des organes sur le point d'exploser en pur délice. Elles mettent à exécution leurs menaces callipyges, dansent du ventre entre les sexes, combinent les suffocations. Elles noircissent les pages d'un journal qu'elles repulpent d'aphorismes, disposent les larmes de leur corps comme un champ de mines anti-personnel. Elles ont déjà entamé la régurgitation des cocktails au bord des piscines.

Elles ont aussi pour mission d'éreinter tout le strass et les paillettes, d'enfoncer des clous, de passer l'aspirateur ou de provoquer une variation dans l'impensable. Certaines se comportent en monarque, profèrent des vérités mandatées par le ciel.
Tant pis pour les émeraudes, qu'elles soient esseulées scintillantes, revendues cassées, en miettes sur le velours, refondues dans le chocolat. Elles composent l'essentiel d'un bestiaire réservé aux esclaves.

Bien entendu ce n'est qu'un survol de la situation, une prévision soupçonnée de mélancolie fallacieuse. Tout se passe dans la cave, où se mélangent les talcs puants sous le latex et les vieux vinyles qui ordonnent le fouet.
Ici aussi se rencontrent les codes de la coloration : brunettes, presque blondes, quasi rousses, platines et gothiques, mais pas seulement. Des nuances se détachent,

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 7 13/07/10 14:50

elles dédramatisent les rigueurs de la détox. Rien ne s'oppose aux teintes intermédiaires, faites de dégradés anxieux, quarts de tons élastiques, miroirs à transfusions sanguines.

Se rapprocher de l'objectif, encore un peu, mieux déterrer les détails, éblouir. Dans les cages dorées les actrices s'adonnent à une transfixion.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 8 13/07/10 14:50

W

Blonde est concentrée sur ses aréoles étoilées de strass, leurs sillages s'impriment dans le blanc de l'œil. Elle danse sur une musique meublée à sa façon entre les bruines sonores. Elle se voit sur les écrans, perdre un peu de son revêtement obscur.
À l'instant même ses organes se mettent à bouger, dans tous les sens. Ils passent les uns sur les autres, s'entrecroisent, se disputent les formes. Dans l'espace certains s'allument et s'éteignent. Leur vitesse augmente, ils se déplacent en meutes, exceptionnellement s'invitent à une invasion de méduses.
Elle fait la narration d'une visite, commente les flux détraqués, les états instables. Elle a entamé un exercice de synchronisation labiale avec sa voix venue d'ailleurs, mais c'est loin à l'intérieur d'un corps soufflé dans le cristal.

Est-ce vraiment un spectacle, ou l'effet conjugé de la sauvagerie des contours et d'une collection de suffrages ? Si elle adresse la parole, de préférence à n'importe qui, un peu n'importe comment, c'est une manière inconsciente d'être proche des sorties de secours et des extincteurs. En partie c'est à cause du système sanguin, très sensible aux variations de température. Il pourrait s'enflammer d'une seconde à l'autre, abîmer les nerfs, et faire peur aux âmes détachées.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 9 13/07/10 14:50

Elle est restée debout, dans un tube de plexiglas, elle compte les battements de plusieurs cœurs, la lenteur de ses gestes est peut-être un calcul. Il souligne la maladresse de ses obsessions, alors que la dérive des transparences a tout pour plaire.
C'est à peine si elle se sent murmurer : « Je pourrais être compliquée à n'en plus finir, réprimer toutes mes larmes, jusqu'à la luxure si nécessaire. »

Sous un plafond de coussins en aluminium, Blonde ondule. Les nuages métalliques rebondissent sur le sol, puis s'évaporent. Elle ressemble à ces huiles colorées remontant les *lava lamps* en forme de fusée, parfois dodelinant sur un axe.
Le rendu de sa nudité passe de la blancheur chirurgicale au rose bonbon, un peu trop de facettes nuit au bombardement violacé. On dirait que ses mots aussi sont passés près d'une catastrophe en couleur.

Aucune pause n'a été prévue. On commence à distinguer, par intermittence, l'ossature sous la carnation. Un phénomène d'exception, presque un don du ciel, à mettre sur le compte des illusions à ne perdre sous aucun prétexte.
Pour un public sensible, l'excitation est peut-être du côté de l'étouffement des sentiments dans un corps capable de propager la sidération. Sans doute, les voyeurs ne sont que les ennemis de nos ennemis, et ne rien leur cacher est encore pire que de leur fabriquer des souvenirs.

Entre deux illuminations, Blonde s'amuse toute seule, à défaut de caillasser avec des mots. Elle danse toujours,

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 10 13/07/10 14:50

doucement folle, elle grimpe aux tubulures, puis revient sur la piste, écartelée.

Imperturbable sous ses airs déficiente, c'est avec la bouche qu'elle rase les angles de ses jambes, beaucoup là où elles se séparent. Elles sont ouvertes, au point de faire croire à une rupture entre la chair et l'os, aussi aux réactions en chaîne d'une matière impossible. La charge émotive est peut-être montée d'un cran, elle confirme la présence d'une part d'irréel, d'une puissance toxique, autrement dit d'une dose d'agrément.
Au passage, elle fait courir sa langue partout où conduisent ses articulations. Elle traque les plis inaccessibles et les fentes activées, les visite avec une facilité déconcertante. L'autofellation est ce cérémonial d'anthologie, dérivé du crucifix.

On voit bien son sexe, tranché net. Quelques secondes ont suffi à détourner l'attention. Elle vient d'y planter une petite discoboule. On devine encore mieux son anus, décoré d'un disque de paillettes, aussi captif qu'un gâteau à la crème en ellipse dans sa vitrine. Il se dépense entre les brillances de son corps en épaississant une sorte de chrominance des veines.

Le moment est venu d'apposer un semblant de signature, de faire acte de présence, vite fait avant le retour d'une tapisserie d'amnésiques, pour la plupart astreints aux loisirs. L'idée est pertinente, d'autant qu'elle vient de se saisir d'un micro. Pendant un instant elle se tient à la barre, le visage masqué par les cheveux, il ne manque que les fumigènes

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 11 13/07/10 14:50

pour lui faire cracher le venin.
Elle marque une courte pause, remplit bien ses poumons de l'air ambiant.

« Si vous dites : je suis venu m'amuser… C'est que vous avez pensé : ce soir je rentre, j'espère que mes enfants seront morts écrasés par le poids de leur mère…
Si je vous dis : salut ! Très heureuse d'être parmi vous ce soir… C'est que j'ai pensé : alors, ils ne sont pas tous morts en Irak, cette bande de sacs à foutre… ceux dont les géniteurs sont vétérans du Viêtnam.
Si vous avez pensé : j'encule cette salope qui fait la conne sur le podium… C'est que vous avez dit : ah merde, il y a un barbecue ce week-end, je dois changer la batterie et lire le mode d'emploi de l'écran plasma…
Si j'ai pensé : ils sont juste bons à se défoncer la tronche à la méthamphétamine… C'est que j'ai dit : vous êtes sympa et vous aimez sûrement l'opéra, je vais vous chanter un petit air de Puccini.
Madame polytraumatique Butterfly… quand elle décore la maison ?
Maintenant, imaginons une variante !

Si vous n'avez pas dit : ici c'est Disney World plus la peine capitale… C'est que vous n'avez pas pensé : Dieu est immanent, la guerre sainte est un sourire d'adolescente excisée…
Si je n'ai pas dit : l'être humain tend à ne pas redire ce qu'il n'a pas pensé et à ne pas repenser ce qu'il n'a pas dit… C'est que je n'ai pas pensé : heureux les hommes qui aiment les hommes qui aiment les hommes, ils ont

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 12 13/07/10 14:50

le destin des femmes qui aiment les femmes qui aiment les femmes…
Si vous n'avez pas pensé : comment tout cela est-il possible ?
C'est que vous n'avez pas dit : j'ai encore payé pour ne pas me poser de questions…
Et puis si je n'ai pas pensé : la moindre des choses serait de vous souvenir du serment des Marines, donc que vous avez la valeur de votre masse osseuse…
C'est que je n'ai pas dit : c'est le moment d'allumer la télévision pour revoir les moments forts de l'épuration ethnique partout où elle cartonne…
Et voilà pour votre information ! Bonsoir ! Champagne…! »

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 13 13/07/10 14:50

0

Elle s'éclipse derrière le rideau, le long du couloir quelques néons faiblissent. Sa loge résonne des riffs de Keith Richard mélangés aux cris d'Amanda Gallas. Le passage est encombré de fauteuils éventrés, de mixers et de réfrigérateurs. Les playmates en lambeaux sont mal rescotchées, tout près des muqueuses broyées.
Elle s'attarde un peu devant les détritus volumineux, sur les souvenirs dans le velours esquinté, jusque dans un coin malodorant où repose la carcasse d'un engin de torture.

Assurément, elle n'a rien vu venir, même pas toutes ces fleurs qui lui tombent dessus. Il y en a partout, des lettres disséminées pleines d'allusions, aussi des boules de Noël lancées contre les murs, d'autres collées au plafond. Quelques-unes se cassent en silence sur les poils de la moquette. Si c'est une surprise elle ne peut venir que des femmes, en direct d'un assemblage de poitrines intrusives qu'elle croit entendre respirer quelque part. Dans l'immédiat elles épanchent un flot de sucreries assassines, mais elles finiront bien par sortir de leur cachette.

La banalité un brin morbide de toutes ces roses offertes lui fait craindre la pacotille, encore que les mots qui lui sont adressés lui remuent sensiblement le cœur. Le temps presse, c'est peut-être maintenant qu'il faut changer la vie d'une balle tirée à bout portant. Sans doute est-on venu

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 14 13/07/10 14:50

pour la tuer, ou la certifier viable. Mais c'est peut-être moins grave que de la distraire.

Blonde bouge beaucoup, fait du sport, claque des boules, elle lit des phrases, soupçonne le miroir de lui déformer la bouche, d'attrister ses yeux. Elle se tourne vers la fenêtre obstruée d'un parking. Elle y pose un regard, réduit à quelques allées et venues, qui finit par s'effacer dans les interstices.
L'édifice s'apparente à un bloc opératoire, l'extérieur est sous les projecteurs, braqués sur des poches vides. Des palmiers rabougris séparent les rampes d'accès, des phares dessinent des spirales. Seule une plaque détachée de ciel s'enfonce dans l'amorce apaisante d'un crépuscule.

Pour être exact, le désert n'est pas très loin, ni complètement masqué par le béton. C'est peut-être là-bas qu'on dort pour plusieurs vies dissolues, qu'on imagine des choses réelles, des rasades d'étoiles se nourrir de leurs naines, qu'on voit des populations inconnues cachées dans des amoncellements de pneus.
Le mieux serait les vestiges d'une civilisation fabuleuse ou une fosse commune réservée aux crétins de la terre entière, et pourquoi pas une nouvelle recette du désert à faire miroiter sur leurs balafres.

Blonde lit enfin le message qui ne peut plus attendre : « Nous sommes recherchées pour 'acrimonie contre l'humanité…' nous utilisons essentiellement la panoplie des productions '*Langweilige Beauty*'… apprécions la *Stimmung* des femmes… érotomanes de l'aréole… Ton avis

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 15 13/07/10 14:50

sur la question… ? Et puis ta nuit est tranchante, nous nous raserons avec.
Avons bien observé les facettes du sortilège entre tes jambes… un cauchemar de rêve… enfoncé dans les vitesses de ta langue… ton blabla dingo. C'est dedans que nous avons retrouvé l'avant-goût du millefeuille de nos douleurs… N'est-ce pas *Wunderbar*… ?
Précisément, nous sommes à la recherche d'un Éden à six yeux trois têtes, ombragé de cyprès implorants, de sycomores et de résineux menacés d'extinction. Là, nos cris seront entendus.
L'arôme de la mort… comme une amante qu'elle attire… titre en première page… y compris les maltraitances infligées aux fantasmes d'un fan-club émergent… Le journal est illustré de considérations un peu pessimistes…
Pour les détails veuillez directement consulter la rubrique mortuaire en regard des abondantes pages people… le contraste est saisissant… il n'y a pas mieux comme légende… sans hésiter… à inscrire dans l'ultimatum…
Leur feras-tu l'honneur d'être parmi celles qui pratiquent le mésusage du faire-part et du paparazzi embaumé ? On ne veut pas seulement s'amuser, mais devenir la minuterie glacée des bombes humaines !
Pour échapper aux nuisances, nous occupons une suite sur le Queen Elizabeth, actuellement le paquebot est en croisière au large des somptueuses pages du catalogue. Si on le demande, il viendra certainement te chercher, pour autant que l'océan ne disparaisse pas derrière quelque chose… »

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 16 13/07/10 14:50

Blonde se caresse méthodiquement avec un plumeau oublié sur la table, en gardant les yeux fixes au bout du miroir. Elle fait le ménage dans les paillettes qui lui collent encore entre les lèvres et les fesses. Quelques pensées qui n'en sont pas vraiment essaient de se faire une place.

« Ne serais-je qu'une émotion terne sur une face de république bananière… une de ces boules crevées qui a l'air d'avoir mal… une image à zéro… la poussière sur mes dessins… ?

Faut-il tout repeindre dans l'urgence, ou s'étouffer dans son vomi, dire qu'on ne voudrait pas crever dans une piscine, mais plutôt aller se faire voir, dire aussi que l'affaire est conclue… ? »

Une jouissance inopinée se répand sur ses cuisses, la cambre pour quelques secondes, cette station énervante lui laisse encore le temps de s'observer dans la glace.

Elle entend soudainement rire aux éclats deux filles cachées derrière un poster cochon, aux couleurs arc-en-ciel.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 17 13/07/10 14:50

X

« Notre rencontre est marquée dans le soleil, on le voit bien, il souffre de notre gravure, quelque chose s'obstine dans la couronne, un instant il courbe l'échine, nos rayons sont azurants. Il chauffe nos grandes lèvres, nous brûle le colon, voudrait nous taper en pleine face. Chaque seconde est un cocktail.
Loin de nous l'idée de l'avoir fait douter de lui-même, au moindre geste il nous dissoudra. Il n'a pas l'air de comprendre que c'est trop tard. Le bien est fait, et tout le mal est à refaire… tu ne tueras point. »

Blonde explique qu'il est mal vu de s'acharner sur les signes, de commettre des excès formels ou de s'enticher d'un destin stylistique. Tout au plus, on peut affirmer : écrire est ma façon de rouler en limousine… je ne m'exprime qu'à plat ventre dans mon corps… Ou encore : on verra bien si je renais de mes cendres… les mots m'endorment nue sous l'angle de la voracité…

Justement, il faut meubler entre les mots, meubler les phrases. Ils ont besoin de tiroirs, de commodes, de douches et de tables basses. Chaque surface est un petit monde à part, un lieu où la poussière doit pouvoir s'exprimer, se ravaler la façade, reposer en paix. Quant à l'aération, elle compte beaucoup dans le confort des mots et des phrases qui se suivent sans se ressembler.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 18 13/07/10 14:50

On ne parle même pas de Récamier, de pouf ou de confidence ottomane, juste de lampe de chevet en face de petites étagères, elles aussi dignes d'être traitées avec le maximum d'égards. Celles-ci font partie intégrante d'un mobilier qui a fait ses preuves, elles ont droit au traitement réservé aux incunables. À l'approche des miroirs, il faut impérativement faire preuve de doigté. En effet, si les phrases se présentent à l'envers, le mobilier a des chances de se révéler illisible.

Tout est une question de dosage. Il est primordial d'adopter un ton coulant, et puis sans hésiter, il faut fondre sur la masse lexicale comme une foule de supermarché prête à passer à la caisse un samedi aux heures de pointe. La soumission au consommateur garantit l'excellence payée avec une carte de fidélité. Pendant les soldes, meubler entre les mots est définitivement mis à l'index ; toujours dans l'idée qu'on ne meuble pas entre les meubles, un non-sens superbe, presque moral, pas si loin du concept. Mais rien n'est moins sûr dans une époque où le vide a tant besoin de ses meubles.

Elle fait semblant d'avoir dit quelque chose, d'ajouter des détails, de s'enlever une poussière dans l'œil ; elle aurait oublié l'essentiel, mais quoi ? La main-d'œuvre, le service après-vente ? Le portrait du dandy en promotion privé de son cadre, bien sûr les lunettes sur la console ? Elle s'excuserait presque d'avoir converti une malheureuse digression sur la cendre des phrases en un jouet à prix cassé. Le soleil est toujours là… il meuble.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 19 13/07/10 14:50

C'est le choix d'une destination qui a été laissée aux offres interchangeables, au hasard des lagons, des atolls derrière les volcans, du bleu confus tant il est ressassé. De toute évidence elles ne se souviennent de rien, d'aucun nom sur la côte, pas même d'une piste d'aéroport. À peine d'une suite de bungalows suaves, eux aussi partiront en fumée au moindre mouvement d'humeur.

Elles sont certainement trop belles, un peu trop givrantes, elles ne manipulent que des mèches laqueuses, des robes imprimées de motifs inclassables, et c'est dans leurs coiffures qu'on peut démêler l'écheveau des comètes, revivre les truquages de vieux films épouvantables, le parfum des plus beaux ratages. Elles glissent tout en surface, se laissent caresser en vitesse ou crever les yeux, généralement c'est pour rire, dans presque toutes les positions.
La publicité mensongère ne mentionne qu'un état d'esprit, mais peut-être est-ce sans importance. L'une d'elles s'appelle Silk, une autre se nomme Cosmas, la troisième est Blonde.

Il est encore temps de se laisser couler dans un canyon en descente vers les constructions, d'oublier la désolation. L'océan s'étale, à couper le souffle. Les répliques de monuments du monde entier sont en voie d'achèvement. Dans leur ensemble, ces silhouettes semblent familières. Mais de près ou de loin, ces émergences portent les stigmates d'une affabulation. À croire qu'elles manifestent une forme de bestialité.
Évidemment, d'un simple coup d'œil elles auraient sans hésitation différencié les Maldives des Seychelles, les îles

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 20 13/07/10 14:50

Caïmans de Bora Bora, Abu Dhabi d'Oman, Bali d'Ibiza, ou Tokyo de Shanghai. D'aucune façon mis dans le même sac Marina Baie des Anges et Miami Beach.
Le dessin des rizières, la courbe des dunes, la grisaille des mégapoles, l'épaisseur des barrières de corail et des skylines, un jour ou l'autre tout disparaîtra.

Reste encore à se draper d'une prestance de personnages romanesques, devenir quelqu'un. Une idée à peine effleurée. Naturellement aucune ne pense à fuir le carcan. Après le tour de force, la vulgarité d'un dénouement, remis aux pilules du lendemain mais payé rubis sur l'ongle.
Y a-t-il des personnages à incarner, des textes à transcender, des choses à dire, ou à ne pas redire ? Le fonds de commerce est à remettre. En réalité, les matières premières se trouvent à des profondeurs impossibles, et les rôles sont surtout fabriqués pour le plaisir de s'en débarrasser.

Pour être tout à fait sincères, elles ont déjà terminé les achats notés sur la liste. Blonde pour commencer : des choses molles, objets en sauce, doses crémeuses conditionnées sous P.V.C., kit de piscine, écran total.
Un peu plus rigides : barres diversement compressées, plaques sous vide, par exemple doses vitaminées, slip enrobé de cellophane.
Silk dans le registre des accessoires conventionnels : cosmétiques externes et internes, en tubes ou en aérosols, gélifiés ou non, analgésiques et abortifs.
Également des objets coupants, voire pointus : chaussures et rasoirs, bijoux, sélection de vernis, plexiglas abrasif.
Pour finir, le choix de Cosmas : des matières inoxydables :

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 21 13/07/10 14:50

modèle P 99, calibre 9, arme à feu de marque Walther, le silencieux prévu jusqu'à - 20 dB, une visée laser, des munitions parabellum, aussi une paire de jumelles Leica 18 x 40.

Le cadre de l'image commence sérieusement à tanguer. Une vibration le détourne du sujet que la longue focale éparpille. La route se balance, menace déjà de partir en morceaux. L'alternance d'océan, de caillasse et d'architecture se laisse happer par des grappes de végétation luxuriante, puis le cadrage refait l'inventaire.
Des yachts apparaissent, radars embulbés, jet skis et surfs dessinent des volutes entre le ciel et la mer. Le minéral revient au premier plan, dilue ses ocres soporifiques. L'envergure des derniers cèdres défile, finalement l'image se maintient dans les zones édifiées.

Il y a de quoi tomber à la renverse. Entre les rochers, se profilent les étages d'une tour Eiffel de porcelaine, une meringue disproportionnée taillée en Taj Mahal obstrue le rassemblement d'une foule de cariatides, tandis que des petits avions répliques de gros-porteurs décollent d'une maquette aux allures de Millenium Dome après sa ruine. À quelques encablures, sur son îlot d'origine, une statue de la Liberté en cristal renvoie des signaux lumineux de la baie. « Hollywood » en lettres endiamantées a été placé sur une portion du mur de Berlin requinqué. Des ghettos plaqués or dominent la plage et les discothèques. Sur les écrans géants se promènent d'immuables sourires, ou des séries de chiffres pour ceux qui ont rituellement tenté leur malchance.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 22 13/07/10 14:50

Comme partout une autoroute traverse l'agglomération. Ici chaque morceau se singularise jusqu'au péplum, une reconstitution des Twin Towers en matériaux gluants ferme la perspective gardée par des effigies branlantes de snipers.

De l'autre côté des segments droits, sont disposés des lieux de pèlerinage : place Saint-Pierre, mur des Lamentations, Kaaba de La Mecque. Ils tournent le dos à d'autres enclaves, sans références intentionnelles : casinos improbables, protectorats exotiques, musées d'art moderne ou plateformes pétrolières.
Des fusées sur leur pas de tir grandiloquent attendent un décompte, et ce qui pourrait ressembler à une morgue à ciel ouvert propose son choix de cercueils et d'agonisants. À cette distance on croit les voir bouger, ou peut-être manger un dessert avec la langue, quand ils ne gisent pas dans leur ultime compost.

Un périphérique factice fait partie du lot urbain, ainsi que des cités H.L.M. visiblement sans occupants, mais beaucoup d'empiècements restent indéfinissables. Rarement l'absence a été conçue comme un leurre de démonstration. La caméra élargit son plan, sans regrets reprend de la hauteur, découvre l'immensité des banlieues enceintes de barbelés. Surprise ! Une réplique du Queen Elizabeth est à quai, parquée devant une rangée de miradors.

INTERIEUR_V4_prolexis.indd 23 13/07/10 14:50

EXPO

Un monde presque parfait

jeudi 21 octobre 2010, par Bertrand Tappolet

A travers une exposition au Centre d'art Neuchâtel « Neverland » et un ouvrage « Poupées mortes amusées », l'artiste et auteur Patrick Weidmann interroge nos mythologies et représentations des objets manufacturés en les confrontant à des corps recréés par l'industrie et la société de consommation.

En confrontant ses images fragmentées en tirages couleur grand format avec des objets manufacturés et des réalisations design où se perpétue un académisme en forme de relecture, le photographe et écrivain Patrick Weidmann ouvre à un feuilletage pendulant entre amorces de fiction et confrontation « désthétisante ». Au final, une forme d'exposition posthume de notre société du spectacle permanent, une peinture des vanités contemporaines. L'artiste suggère explorer « un monde atemporel. Un monde qui n'existe pas et est néanmoins matérialisé d'une manière fractale, surprenante, par des objets design, high-tech. Ou des objets dégradés par une époque indéterminée. Ils se reflètent, se reportent, s'extraient des images. Ces objets sont issus d'horizons tels le show bizz ou l'industrie du divertissement. Ainsi toutes sortes de champs lexicaux et de signes investissent ces objets présentés. »

Dans l'angle de la White Cube du Centre d'Art Neuchâtel, le regard soupèse une forme de superposition entre réalités aussi retravaillés que distinctes. Trois photos de pin-ups de magazine érotique sont froissées en losanges aléatoires, damassées par des pliures qui rendent les corps féminins tour à tour liquides, grotesques et un brin monstrueux. Face à ce triptyque de la chair déstructurée, se dressent des aspirateurs Dyson, totems pareils à des ready-made contemporains. Leur dessin est celui d'une arme à cylindres multiples, que la transparence de l'habitacle rend littéralement abstrait. Le commissaire de l'exposition Gauthier Huber pointe « le lien de confrontation dans l'espace entre aspirateurs et modèles féminins. Qui créée des passerelles entre la 2 D et la 3D. Nous avons ainsi tous construit un rapport au monde à travers les images. »

Fictions « super posées »

En ouverture de son dernier roman, « Poupées mortes amusées », Weidmann écrit sans doute la plus belle amorce de fiction qui soit à son exposition : « Jouir à l'ombre de l'uchronie, écrire en prime time, mourir bronzé, une partie du corps basculé dans un sac poubelle, l'autre en studio, vidé de ses organes. » L'un des plus grands écrivains allemands contemporains, Arno Schmidt n'évoquait-il pas « ce mélange de merde et de clair de lune qui nous caractérise si bien » ?

Malgré une intrigue distendue, on suit les corps croisés et rhizomiques d'une triplette de « sexeguerilleras ». Qui doit autant à Norman Spinrad (« Rock Machine »)

et J. G. Ballard (« Crash ») qu'au dynamiteur littéraire, William S. Burroughs. Il y a aussi le caractère composite du récit. Ce dernier emprunte à des registres et des corpus divers et évoque, par instants dans son meilleur, la jonglerie mentale chère à Arno Schmidt. On retrouve en mode mineur chez Weidmann ce qui fait le caractère novateur de Schmidt. En mêlant les couches de textes, en insérant références et citations, l'auteur pratique avec délectation la mystification et le détournement jusqu'à l'auto-plagiat. Comme chez Thomas Bernhard, les protagonistes imaginés par l'auteur sont enfermés dans l'abstraction que constitue le langage. Ils sont appelés à vivre l'artifice. La tentation de la mort est alors le repère convoqué « dans un monde qui ne se laisse plus appréhender que sur un plan esthétique », selon l'expression du dramaturge autrichien. Comme chez Thomas Bernhard, les protagonistes imaginés par l'auteur sont enfermés dans l'abstraction que constitue le langage. Ils sont appelés à vivre l'artifice. La tentation de la mort est alors le repère convoqué « dans un monde qui ne se laisse plus appréhender que sur un plan esthétique », selon l'expression du dramaturge autrichien.

Chaque alinéa, sculpté comme une miniature en prose, fonctionne comme un flash, donnant, avec le fait, l'émotion ou la surprise. Mais aussi le sous-entendu et le commentaire. L'écriture de Patrick Weidmann, c'est d'abord un savant montage de courtes séquences, une partition d'impressions, une mosaïque de perceptions souvent endoscopiques, de petites unités frétillantes et dérangeantes de réalité subjective. « Je suis fasciné par l'écriture au sens d'une expérience venant de très loin et très primaire. Etant d'une société qui entretient des liens virulents, affectifs avec l'apparence et les effets de surface qu'elle génère, j'essaie de faire une espèce de superposition esthétique, formelle ou abstraite, concertée entre les éléments s'organisant dans le jeu. Je remets en jeu ces éléments avec beaucoup de préciosité, de rigueur. Mais, en me laissant, dans le même temps, porté par leur dérive, naturelle ou fabriquée. C'est le contraste entre les choses fabriquées et celles naturelles qui fait que l'on est ce que l'on est. Et que l'on écrit comme on écrit. Stylistiquement, le fragment est ici un aimant placé dans la phrase, qui l'attire vers un événement imprévu et peu situé », souligne l'auteur.

Si près et si loin

Peintre abstrait de formation, anciennement sculpteur, Patrick Weidmann aime à plier et déplier les représentations, les ramifier et les prolonger en arborescence. Vis-à-vis de l'instantané d'un Terminator de pacotille, alignant une mâchoire aux dents jaunies de faux nacres et lyophilisé sous cellophane en devanture d'une boutique parisienne, se place un fauteuil de dentiste aux teintes gencive ainsi qu'un rinçoir et les instruments de médecine dentaire. Loin d'être dernier cri, le fauteuil cénotaphe est vieilli, sali même par les amalgames du temps.

Autant de télescopages mêlant les temporalités jusqu'à un vertige de parc à thème qui définit de notre société au devenir jouet. Des peluches amassées dans un immense aquarium de pêche mécanique en série à l'aide de grappins articulés aux

poupées de résine en vitrine. Ces dernières à l'effigie de créatures manga issues de moules inamovibles proches du hantai (les mangas et « anime » estampillés X au Japon La matérialité, le côté artefact se retrouve dans cette image iconique de l'actrice et chanteuse R&B américaine, Jennifer Lopez, statue en résine conservée au Musée londonien de cire Tussaud. « Elle a cette matité jaunâtre et déprimante, presque irréelle », détaille l'artiste. En face de l'image de la star statufiée, trône dans l'espace d'exposition un caisson bronzant vintage. Aux yeux du photographe, la tentative est de réaliser une forme d'inventaire, de « memento mori » (le rappel fait aux hommes qu'ils sont mortels), à la fois étincelant et morbide, aussi enthousiaste que blasé de ces empiècements faisant partie de nos voyages les plus intimes comme de nos périples les plus exotiques. « On doit faire constamment le point au sens photographique du terme sur ce qui nous est contraire et illusoire. C'est peut-être là que réside le charme de ce travail », précise Patrick Weidmann.

La femme piège et piégée

Face à la femme icône inaccessible ou réduite au rang d'objet publicitaire ou prétexte à la vente, l'artiste pratique ce qu'il nomme une « chirurgie inesthétique ». A ce titre, c'est à l'immense marché de la chirurgie plastique, que Patrick Weidmann interroge aussi dans l'exposition « Nerverland ». Globalisées, mondialisées et multiples, tels sont les procédures d'embellissement de l'éternel ou de l'éphémère féminin, de sa présence ou de sa disparition et des capacités à générer du désir dans des flux mercantiles. « La palette est large : du laser au traitement du mésoderme, du photo-raffermissement à la retouche Photoshop. Là encore, l'on ne saisit jamais la réalité. Puisqu'elle est industriellement conçue pour répondre à des critères esthétiques notamment nous semblant évidents. Je m'approprie des schémas, des icônes en les transformant en égéries qui n'ont jamais existées, en tueuses en série improbables. Ce en leur attribuant rôles, poésie, fonctions et postures excessives pour répondre à l'excès qui nous est socialement imposé. »

Evoquant à la fois les images féminines de l'exposition (vamp, modèle interchangeable de pin-ups de salon de l'auto, statuettes mangas…) les figures de Blonde, Silk et Cosmas, les héroïnes de son récit tour à tour baroque et minimaliste, « Poupées mortes amusées », l'artiste explique : « J'essaye dans le même temps de leur attribuer des failles, des temps de vacuité, des zones sombres et intimes. Dans cette violence première, ces figures féminines ont lu des auteurs compliqués, théâtralisés des scènes impossibles, reproduisant des sexualités mythologiques. Elles s'emparent de tout avec toute la liberté possible et imaginable. » D'où l'idée de rendre au désir féminin sa capacité de production, de champ magnétique énergétiquement libertaire.

Par fragments interposés, ces héroïnes féminines ont le droit de proférer ce qu'elles veulent à tout moment. Et l'écriture est comme la traduction et l'extension de leurs pensées les plus secrètes. J'ai remplacé mes influences puisées aux lectures de Breton, Artaud, Sade, Casanova, Arno Schmidt et Thomas Bernhard par cette idée

simple qu'il existe une espérance de vie que les héroïnes remplacent progressivement par une espérance de mort. » La dernière phrase du roman participe ainsi d'une redistribution de certains thèmes littéraires du XXe siècle, de la mort au miroir et à l'artifice : « Le tout-à-l'égout des miroirs, mourir jeune d'être née opaque. » « Neverland » est bien ce non lieu imaginaire, ce non temps ou espace, rêvé ou cauchemardé. Où tout est censé être parfait. S'il est le nom de la propriété de Michael Jackson aujourd'hui vendue, c'est pour marquer cet arrêt du temps, cette plongée moins dans l'enfance éternelle de Peter Pan, dont le pays imaginaire a bien pour nom « Neverland », qu'une infantilisation des rapports de tout un chacun à la consommation dans une société qui a déjà étendu la dimension de parc à thèmes à la plupart de ses activités et manifestations. Dans son essai « Zeropolis », le philosophe français Bruce Bégout voit dans Las Vegas, le futur de nos métropoles : « Ce qui s'est mis en place dans le désert du Mojave, la superpuissance de l'Entertainment qui dicte le cours de la vie, l'organisation de la ville en fonction des galeries marchandes et du parc d'attractions. Tout cela mélange séduction commerciale et imaginaire enfantin. » Et plus loin : « Le Pays des Jouets de Pinocchio n'évoque plus pour elle un lieu inaccessible que l'on aborde par hasard…, mais une succursale de Hollywood et de Disney qui a pris pied dans le désert de Mojave pour le remplir de son bric-à-brac qui se déverse partout. »

« Neverland », Centre d'Art Neuchâtel, 37 rue des Moulins, Neuchâtel, jusqu'au 31 octobre 2010, www.can.ch [http://www.can.ch]
Patrick Weidmann, « Poupées Mortes Amusées », roman, éditions Dasein, 2010

LE TEMPS

expositions Mardi12 octobre 2010

Marchandises, les images brisées d'un fétichisme

Par Laurent Wolf

Arman et Patrick Weidmann, deux artistes séparés par une génération, jettent un regard féroce sur la fascination des choses et la folie de la consommation

Le sentiment de la mort n'est pas loin quand apparaît la fascination des choses et la folie de la consommation. C'est du moins l'impression que donnent deux expositions que rien ne relie d'abord entre elles, sinon la concordance du temps. A Paris, au Centre Pompidou, une rétrospective consacrée à Arman (1928-2005), l'un des principaux protagonistes du Nouveau Réalisme, ce mouvement artistique né vers 1960 en même temps que le Pop Art américain, et qui partage avec lui son enthousiasme féroce à l'égard de la production de masse. Et au Centre d'art de Neuchâtel (CAN), Neverland (un lieu si parfait qu'il n'existe pas), le choc organisé des photographies de Patrick Weidmann (1956) où les choses et les belles créatures sont fracassées par la précision des images, avec quelques objets sortis des bureaux de design, des aspirateurs Dyson aux instruments des salles de musculation et des cabinets de dentistes.

D'Arman à Patrick Weidmann, il y a plus d'une génération; une différence de perception liée aux changements économiques et sociaux. A la fin des années 1950 et jusqu'aux années 1970, quand Arman éternise le contenu des poubelles, accumule les objets sous de la résine, casse pianos et violoncelles, ou travaille aux usines Renault, la croissance et l'enrichissement semblent irrésistibles; le chômage n'est que l'imperfection d'une économie qui prétend être parfaite. A quoi cela sert-il? La génération qui a grandi pendant la Seconde Guerre mondiale éprouve le souffle de cette production de masse, sa course à la beauté chromée, tout autant que sa vanité. Accumuler, casser, compresser, défigurer tout en figurant, représenter l'envers de la chose elle-même avec une énergie dévorante, c'est ce que font des artistes comme Arman, César ou Tinguely en France – pas loin du Pop d'Andy Warhol et de sa fascination pour les stars, les voitures et les chaises électriques.

A l'époque du Pop et du Nouveau Réalisme, un autre monde est possible. Non que les régimes communistes soient un modèle à imiter, mais parce que leur existence signifie que la mécanique du marché n'était pas seule à triompher – si l'on refusait de choisir, restaient les utopies et les rêves. La réalité dans laquelle vit Patrick Weidmann, où sont produits les objets exposés avec ses photographies, n'est plus aussi sûre d'elle-même; cependant tout incite à croire qu'elle n'a pas de concurrent. Il n'est plus indispensable que les objets parfaits conçus dans les bureaux d'études soient la promesse d'un monde parfait? Ils sont la perfection en-soi, le point ultime de ce qu'on appelait autrefois le fétichisme de la marchandise? Neverland désigne un horizon qui ne sera jamais atteint et dont on sait qu'il ne le sera pas. Casser n'est même plus nécessaire. Un regard froid suffit pour signifier la vacuité de cet accomplissement technique et esthétique sans finalité.

D'Arman à Weidmann, les conditions de vie ont changé. L'idée de l'avenir aussi. Mais ces deux artistes font appel aux mêmes genres artistiques, la nature morte et la vanité. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les objets représentés dans les tableaux ont presque tous un contenu symbolique propre: objets de culte, signes de rang social, etc.; ils sont dans des rituels. A partir du XVIIe siècle, alors que de nouvelles

couches sociales accèdent à l'usage de l'art, la peinture des objets décrit des modes de vie associés à un contenu moral (la tempérance, la fragilité de la vie, etc.). Il se produit un décalage entre l'usage des choses, leur célébration et leur représentation. Cet écart s'accentue sans cesse dans les siècles qui suivent. Et avec cet écart se pose la question de faire converger de nouveau la production des choses et la production des images. C'est ce que souhaite le mouvement Art & Craft à la fin du XIXe siècle, ou au début du XXe siècle les constructivistes et après eux le Bauhaus. On rêve encore d'un idéal, d'un monde unifié qui ferait coïncider les représentations et la production. D'Arman à Patrick Weidmann, l'histoire de l'art occidental montre que ce rêve est brisé depuis maintenant un demi-siècle.

Arman. Centre Georges Pompidou, 75004 Paris.
Rens: 00 33 1 44 78 12 33 et www.centrepompidou.fr. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 11 à 21 h. Jusqu'au 10 janvier 2011.
Neverland, Patrick Weidmann – Design contemporain. Centre d'art de Neuchâtel, 37 rue des Moulins, Neuchâtel. Rens: 032 724 01 60 et www.can.ch. Ouvert du mercredi au dimanche de 14 à 18 h (jeudi de 14 à 20 h). Jusqu'au 31 octobre.

LE TEMPS **© 2009 Le Temps SA**